

LA CONTRE-ATTAQUE DU FRANÇAIS SCIENTIFIQUE

Par: ARNOLD J. DRAPEAU, professeur titulaire,
Section du génie de l'environnement,
l'Ecole Polytechnique de Montréal.

Introduction

Près de 45% des chercheurs québécois francophones publient aux Etats-Unis et au Royaume-Uni. Lorsqu'ils publient au Canada, les québécois francophones écrivent en anglais dans une proportion de 78.4% et 28.6% d'entre eux utilisent l'anglais lorsqu'ils écrivent dans des revues publiées en France (Schroeder-Gudehus et Dandurand, 1980).

Cette expansion de l'anglais est entièrement due au fait qu'une proportion croissante d'auteurs non-anglo-saxons décide de publier en anglais car selon Schroeder-Gudehus (1974) la production d'auteurs résidant aux Etats-Unis et dans les pays du Commonwealth britannique est restée relativement stationnaire. De 5% environ en 1961, la proportion d'articles écrits en anglais par des auteurs résidant dans des pays non-anglo-saxons est passée à 15% environ en 1970 et à un pourcentage plus élevé en 1981.

Depuis plus de 10 ans la proportion d'articles écrits en français dans les revues du Conseil national de Recherche du Canada est stagnante et se situe à près de 4% malgré l'augmentation du nombre de chercheurs francophones. Les administrateurs de cet organisme, devant ce constat d'échec, à augmenter la part des articles en français, devraient réviser leur politique et élaborer des mesures incitatives plus efficaces que la seule notion du bilinguisme des revues qu'ils éditent.

L'Histoire se répète

Déjà, dans les années 1980, PISAREV, dédié au rôle social des sciences, révélait le fait troublant que la plupart des recherches scientifiques russes étaient publiées dans des langues étrangères et dirigées vers des lecteurs étrangers. MENDELEEV, créateur du tableau périodique des éléments, dans un mémorandum à l'Académie des Sciences, demandait que toutes les publications soient en langue russe. Dès 1910, l'omniprésence de la langue allemande dans le domaine des publications et l'obligation pour les scientifiques du monde entier de connaître cette langue, symbolisait leur allégeance à son égard et bientôt souleva des réactions et des passions nationalistes.

Les publications

A la suite d'une compilation des publications (Drapeau 1980) des 16 organismes de recherche de l'Université Laval et des 21 organismes de recherche de l'Université de Montréal relevant du vice-rectorat à la recherche et cela depuis l'année de fondation de la plupart de ceux-ci, on constate que les chercheurs des domaines socio-culturel et sportif publièrent à 25% en anglais, soit 146 publications en anglais d'un total de 574.

On découvre, de plus, qu'un deuxième groupe de chercheurs rattachés aux domaines de l'administration, de l'aménagement, de l'économie, des transports, de l'eau, de l'écologie et de la nutrition, publièrent à 55% en anglais soit 293 publications d'un total de 532.

Dans un troisième groupe couvrant les domaines de la chimie, de la physique, des mathématiques et de la médecine, on observe que les chercheurs publièrent à 83% en anglais c'est-à-dire 1271 articles en anglais d'un total de 1536.

Notons que les chercheurs de l'INRS-Santé de l'Université du Québec ont publié à 78% en anglais, ceux du Laboratoire de recherche en neurobiologie de l'Université Laval à 85% en anglais et ceux du Centre de recherche en endocrinologie moléculaire à 87% en anglais. Il en est ainsi du Laboratoire de recherche en biologie cellulaire de l'Université Laval où les chercheurs ont publié, en moyenne, depuis 1975 à 97% en anglais. Les chercheurs du Centre de recherche sur les transports de l'Université de Montréal ont publié à 96% en anglais depuis 1974 et ceux de l'INRS-Télécommunication de l'Université du Québec à 100% en anglais depuis 1977. Ce ne sont là que quelques exemples typiques qui illustrent bien l'option linguistique anglo-saxonne choisie par la majorité des chercheurs du Québec.

L'Institut de cardiologie, l'Institut Armand-Frappier, l'Institut de recherches cliniques de Montréal, l'Institut du cancer et l'Institut de recherche de l'Hydro-Québec ont respectivement publié à 70%, 73%, 82%, 85% et 94% en anglais. Tous ces organismes de recherche sont dans une voie tout à fait étonnante et inacceptable à l'égard de l'enrichissement du français scientifique.

Certains individus avancent le fait que nous sommes entourés d'une mer anglophone pour justifier ces pourcentages élevés de publications en anglais.

Cet argument désuet et usé n'a aucune valeur auprès de ceux qui ont véritablement fait l'expérience de publier la majorité de leurs travaux en français et qui ont décidé de continuer à le faire.

TABLEAU I

Résumé global sur les publications et les communications de 50 organismes de recherche du Québec.¹

	PUBLICATIONS		COMMUNICATIONS	
	TOTALES EN ANGLAIS	(2) %	TOTALES EN FRANÇAIS	(3) %
UNIVERSITE LAVAL (16 organismes de recherche)	1962	63%	1254	47%
UNIVERSITE DU QUEBEC (8 secteurs)	207	63%	228	52%
UNIVERSITE DE MONTREAL (21 organismes de recherche)	680	69%	511	57%
5 INSTITUTS DE RECHER- CHE DU QUEBEC	1997	82%	1267	66%
TOTAL	4846	71%	3260	56%

1. "Compilation des publications et des Communications des chercheurs universitaires du Québec", 75 tableaux, 60 p., 25 nov. 1980, par Arnold J. Drapeau.

On peut obtenir un exemplaire à titre gracieux à l'adresse suivante: Conseil de la langue française, Direction des études et recherche, 800 Place d'Youville, Québec, P.Q., G1R 3P4

2. Publications en français et en anglais dans des revues scientifiques.
3. Communications en français et en anglais à des congrès scientifiques.

TABLEAU 2

Vue d'ensemble des publications en langue anglaise des chercheurs de 5 instituts de recherche du Québec.

INSTITUT	NB EN FRAN- ÇAIS	NB EN AN- GLAIS	% EN AN- GLAIS
Institut de cardiologie	86	192	70%
Institut Armand-Frappier	96	255	73%
Institut de recherches cliniques	149	669	82%
Institut du cancer	13	71	82%
Institut de recherche de l'Hydro-Québec	29	437	94%
TOTAL	373	1624	82%

Cela représente une perte significative en expressions françaises et en termes techniques français tant au niveau des scientifiques francophones qu'à celui des étudiants des universités partiellement ou entièrement de langue française

susceptibles de prendre contact avec ces publications.

Bien des chercheurs, après avoir profité des deniers canadiens, exportent aux Etats-Unis les connaissances sur le plan scientifique et technique par le biais des publications. Plutôt que de faire avancer ce pays mieux nanti que le nôtre et n'offrant aucune possibilité d'échange culturel, les chercheurs devraient en priorité faire bénéficier la communauté francophone dans laquelle ils évoluent. Cela contribuerait à enrichir et renforcer les périodiques de langue française et contribuerait aussi, sans aucun doute, à la création ou à la parution de nouveaux périodiques et à l'enrichissement de la langue parlée et écrite des professeurs et étudiants.

Nous y gagnerions beaucoup, à long terme, à publier prioritairement et majoritairement en français. Les revues y gagneraient en qualité au point où personne ne serait enclin à les ignorer, même pas les Américains. "Cercle vicieux bien typique; on publie ailleurs parce qu'on juge que les périodiques francophones ont moins de lecteurs, et c'est en partie parce qu'on publie ailleurs que les, périodiques francophones ont moins de lecteurs". (Laurin, 1979).

Les possibilités d'écrire en français sont bien réelles. Malheureusement il arrive trop souvent que les bibliothèques et les chercheurs accordent une priorité aux acquisitions de revues américaines au détriment de celles en langue française.

La langue française, en plus d'être le véhicule de notre histoire, est l'expression culturelle de tout un peuple et l'essence de notre personnalité nationale. Notre rôle de professeurs et chercheurs mène bien souvent à la production de nouvelles connaissances et celles-ci impliquant des facteurs indéniables d'enrichissement de la langue parlée et écrite. La promotion de l'information scientifique et technique au Québec, au Canada et à l'étranger doit laisser transparaître notre personnalité francophone, en d'autres termes, notre personnalité nationale.

Il est faux de prétendre que la communauté scientifique internationale ignore les publications en langue française. Les Américains, par insouciance, ont fait l'erreur d'ignorer la documentation scientifique et technique russe jusqu'au premier Spoutnik. Ce fut un réveil brutal. On assiste, aujourd'hui, à une traduction massive des ouvrages russes par les Américains. Un chercheur compétent et soucieux de la qualité de ses travaux n'hésitera pas à faire traduire un article écrit dans une langue étrangère afin d'y puiser les renseignements qu'il recherche.

On peut toujours dire que la science est universelle et que l'emploi d'une langue ou d'une autre a bien peu d'importance, et que, de toute façon, l'anglais est un véhicule important, fidèle, convenable et approprié. C'est le genre de réflexion un peu banale qui est utile pour balayer de la main ses responsabilités communautaires.

Les conséquences

Appauvrissement de notre culture.

La nature humaine est fondée sur la vanité et celle-ci s'exprime sous forme d'amour-propre et de bien d'autres façons. C'est à la suite de cette tendance naturelle de l'homme que tant d'auteurs francophones expatrient et véhiculent en d'autres pays, et en langue anglaise, leurs connaissances qui seraient si utiles à leurs compatriotes.

On se doit d'abord de servir la communauté dans laquelle on vit plutôt que d'auréoler sa personnalité. Notre rôle fondamental doit consister à faire avancer notre pays et non pas, en premier lieu, une civilisation étrangère à la nôtre. L'enrichissement de notre patrimoine culturel par nos publications françaises, est bien plus important que le fait d'être lu ou cité aux Etats-Unis. Les avocats de cette doctrine sont à la poursuite du vent et de l'éphémère et ceux-ci ne nous mènent pas nécessairement sur la bonne voie.

Mieux vaut se priver de l'honneur d'une lecture ou d'une citation par d'autres auteurs en pays de langue étrangère à la nôtre que d'entraîner petit à petit l'appauvrissement de notre culture et l'affaiblissement de nos moyens de communication. Il faut contribuer à l'enrichissement de la culture à laquelle on appartient, cela constitue un fait indéniable qui doit chapeauter le désir d'être lu et cité. Le peuple possède un droit presque légitime à recevoir dans sa langue les fruits des recherches et des publications qu'il soutient de ses impôts, même s'il ne peut les goûter directement.

La philosophie de base de la plupart des chercheurs francophones est fautive et pratiquement contre nature. Tous veulent être lus, cités et écoutés. Ce sentiment semble légitime à priori, et en fait, il l'est partiellement. Ce qui ne l'est pas, c'est le mécanisme utilisé pour arriver à cette fin.

Pour en arriver à être lu, cité et écouté, on troque sa langue pour une autre et on véhicule en pays étrangers ses connaissances et ses découvertes, d'où enrichissement et renforcement de la culture anglo-saxonne, des périodiques anglophones et de la puissance industrielle américaine. Cela entraîne l'appauvrissement de notre vocabulaire scientifique et technique et de celui de l'enseignement, la disparition de nos périodiques et l'égorgement avant terme de ceux susceptibles de naître.

Des conséquences incalculables

A la suite d'une étude sur la science dans une société bilingue, Eisemon et Rabkin (1978) après avoir comparé l'Ecole Polytechnique de Montréal et la faculté des sciences appliquées de l'Université McGill arrivent à la conclusion suivante: le fait de travailler dans les deux langues à l'Ecole Polytechnique, c'est-à-dire le français pour la langue d'enseignement et majoritairement l'anglais pour la langue des communications scientifiques nuirait, selon les auteurs, à la productivité de recherche et engendrerait un sentiment de frustration.

Que la valeur intrinsèque de la science soit par tradition, transculturelle et universelle n'est là qu'un aspect de l'affirmation et de l'avancement des peuples. Le véhicule de la

diffusion de la pensée scientifique, c'est-à-dire des connaissances doit concourir à l'enrichissement des civilisations. On ne peut accepter d'allégeance à l'égard d'une langue autre que sa langue nationale même dans le domaine de la diffusion de l'information scientifique et technique. Selon Schroeder-Gudehus (1974): l'internationalité de la science n'entraîne pas l'internationalisme des scientifiques.

L'asservissement d'une élite à une culture étrangère conduit petit à petit à son assimilation et à la disparition de son identité nationale au point que cette dernière finit par représenter un handicap pour son avancement. L'abandon de sa langue nationale dans les communications scientifiques autant que le brassage des populations, la désintégration de la famille ou la dissolution des croyances est un facteur de déstabilisation d'une culture, d'une civilisation.

Conclusion

Il n'incombe pas à un pays producteur de connaissances (Drapeau 1979) de payer le coût de la diffusion du savoir en une autre langue que sa langue nationale mais bien aux utilisateurs des nouvelles idées scientifiques. Le coût de la recherche et du développement est déjà si élevé qu'il est incompréhensible et inadmissible que les chercheurs francophones y ajoutent le prix de la traduction en anglais dans le but d'exporter des connaissances aux Etats-Unis.

Un chercheur compétent et soucieux de la qualité de ses travaux n'hésitera pas à faire traduire un article écrit dans une langue étrangère afin d'y puiser les renseignements qu'il recherche. Quand on s'exprime dans sa langue maternelle,

on plie sa langue à sa pensée. Quand on s'exprime dans une langue étrangère, on plie sa pensée à la langue.

Il est impérieux que toute la politique de l'édition des périodiques scientifiques soit entièrement révisée dans chaque pays de la francophonie. De plus, il faut viser à produire des revues de prestige, largement diffusées avec un important budget de commercialisation et dont les articles seront répertoriés et intégrés aux bases ou banques de données. En somme, une intégration des moyens de diffusion des connaissances scientifiques, du producteur de connaissances jusqu'au consommateur de celles-ci.

Devant l'indifférence des scientifiques vis-à-vis la chute incessante du français, les hommes politiques s'inquiètent, au point que ce sujet fut porté à l'ordre du jour de la XI^e assemblée générale de l'Association internationale des parlementaires de langue française qui s'est tenue à Ottawa en septembre 1980 et qui regroupait deux cents parlementaires de trente-deux pays. La XII^e assemblée a eu lieu à Dakar en Janvier 1982 et portait essentiellement sur: "le français langue scientifique". Et au début de novembre 1981 s'est tenu à Montréal le Colloque international sur "L'avenir du français dans les publications et les communications à des congrès scientifiques et techniques" organisés par le Conseil de la langue française. Un autre colloque international sur ce sujet se tiendra à Bruxelles en mars 1982.

Références bibliographiques

DRAPEAU, A.J. (1979) *Publions en français, langue scientifique internationale*, Eau du Québec, 12(4): 313-322.

DRAPEAU, A.J. (1980) *Compilation des publications et des communications des chercheurs universitaires du Québec*, 75 tableaux, 60 p., Conseil de la langue française, 800 place d'Youville, Québec, P.Q. G1R 3P4.

EISEMON, T.O. et RABKIN, Y.M. (1978) *Science in a Bilingual Society: The case of two Engineering Schools in Québec*. *Social Studies of Sciences*, 8: 245-256.

LAURIN, C. (1979) *Pour une politique québécoise de la recherche scientifique*, 222 pages, 1979, Editeur Officiel du Québec.

SCHROEDER-GUDEHUS, B. (1974) *Ecrits scientifiques: emploi croissant de l'anglais et déclin du français*. *Science Forum* 7(5): 18-19.

SCHROEDER-GUDEHUS, B. (1978) *Les Scientifiques et la paix*, 376 pages. Les Presses de l'Université de Montréal.

SCHROEDER-GUDEHUS, B. et DANDURAND, L. (1980) *La Recherche Scientifique Canadienne: langue et lieu de publication*. *Argus*, 9(5-6): 179-185.